

sées ; voyant que l'extermination seule pouvait réduire la ville, il ordonna à Alvarado de prendre une grande rue, formée d'au moins un millier de maisons, et de faire main basse sur tous ceux qui porteraient des armes ; lui-même prit cette rue en sens inverse, et plus de douze mille Mexicains furent égorgés par cette manœuvre.

Le lendemain il revint dans la ville avec toutes ses troupes. Les Mexicains, en voyant arriver un si grand nombre d'ennemis, et ne pouvant faire un pas sans mettre le pied sur le cadavre d'un patriote, se mirent à pousser des cris de rage demandant la mort ; quelques-uns prièrent le général de faire des propositions de paix à des nobles qui défendaient une tranchée.

— « Si vous êtes fils du soleil, comme quelques-uns le prétendent, lui répondirent-ils, pourquoi tardez-vous tant à nous délivrer de tous nos maux, puisque votre père est si rapide dans sa course qu'il termine sa carrière dans l'espace d'un jour ? Nous voulons mourir pour aller au ciel où nous attend notre dieu Huitzilopochtli pour nous donner le repos et la récompense dus à nos fatigues et à nos services. »

Ne pouvant les persuader de se rendre, Cortez envoya l'un des oncles de Quauhtemotzin, fait prisonnier trois jours auparavant, prier le roi de faire cesser un massacre désormais inutile et sans gloire. La réponse fut négative. Les troupes mexicaines décimées, affaiblies par la faim se jetèrent alors sur les Espagnols, moins pour les combattre que pour trouver une mort plus prompte. Dans une autre rue, les Mexicains voyant les auxiliaires démolir les édifices, leur criaient :

— « Démolissez, traîtres, démolissez ces maisons que vous serez bientôt obligés de reconstruire. »

— « Sans doute, leur répondaient les auxiliaires, nous les reconstruirons si vous êtes vainqueurs ; mais si vous êtes vaincus, vous les reconstruirez vous-mêmes pour les faire habiter par vos ennemis. »

Ces scènes de désolation, de désespoir, de rage, ces de-

mandes de paix du côté de Cortez et ces refus continuels de la part du roi se renouvelèrent encore pendant cinq jours. Désespéré d'une pareille résistance, il fit attaquer la ville par plusieurs endroits à la fois avec toutes ses troupes. Ce jour fut le plus meurtrier de tout le siège ; les rues, les places et les maisons étaient littéralement couvertes de cadavres mexicains ; l'eau des canaux et des fossés se rougirent de sang ; le nombre des morts et des prisonniers pendant cette journée s'éleva à plus de quarante mille, d'après le témoignage même de Cortez. Les Espagnols eurent plus de peine à contenir la cruauté des auxiliaires, qui voulaient tout exterminer, qu'à vaincre leurs ennemis. L'odeur des cadavres en putréfaction devint tellement insupportable que les assiégeants durent éloigner de la ville leur camp et que le général en fut malade.

Le 13 août, les Espagnols revinrent à la charge donner le dernier assaut à Tlaltelolco. Cortez disposa l'attaque de manière à ne livrer aux assiégés d'autre ressource, pour échapper aux coups des alliés, que celle de se jeter à l'eau dans un endroit commandé par ses brigantins et sa flottille. Il recommanda surtout de s'emparer du roi pour faire cesser par ce moyen la prolongation de la guerre. Il engagea même deux nobles mexicains qu'il connaissait de faire auprès de leur roi une dernière tentative en faveur de la paix. Peu de temps après, le suprême magistrat de Mexico fit à Cortez, avec beaucoup de dignité, la réponse suivante :

— « Dispensez-vous, ô général, de solliciter une entrevue avec mon souverain, le seigneur Quauhtemotzin. Il est résolu à mourir plutôt que de comparaître devant vous. Je ne saurais vous dire combien cette résolution me fait de la peine, mais elle est inébranlable. Prenez donc la détermination qui vous plaira le plus et agissez comme vous l'entendrez. »

Cortez prit aussitôt des mesures pour soustraire les hommes désarmés, les femmes et les enfants à la fureur des auxiliaires ; malgré ses précautions plus de quinze mille furent

massacrés. Les nobles et les soldats, qui n'avaient pas voulu se rendre et se disposaient à se défendre encore, se placèrent sur les terrasses des maisons et dans quelques rues. Voyant qu'il se faisait tard et que personne ne consentait à déposer les armes, le général commanda l'assaut. Grâce à la multitude des assiégeants, à la faiblesse des assiégés, les Mexicains durent se constituer prisonniers ou se faire tuer sur place, beaucoup se jetèrent à l'eau pour s'y noyer ou se sauver dans les canots. Malgré la vigilance de Sandoval qui commandait la flottille, plusieurs canots chargés de la principale noblesse de la capitale parvinrent à s'échapper. L'un d'eux emmenait toute la famille royale. Sandoval en étant averti à temps donna l'ordre à Garcia de Holguin, capitaine du meilleur brigantin, de poursuivre les fugitifs. Garcia réussit à s'approcher de l'un de ces canots; il allait le couler lorsque ceux qui le montaient se décidèrent à se rendre; il contenait le roi Quauhtemotzin, la reine Tecuichpotzin, l'empereur d'Acolhuacan, Coanacatzin, le roi de Tlacopan, Teteplanquetzaltzin et quelques autres grands personnages. Quauhtemotzin, en montant à bord du brigantin, dit au capitaine :

— « Je suis, ô capitaine, votre prisonnier; je n'exige de vous d'autre faveur que celle d'avoir pour la reine et les dames de sa suite la considération due à leur rang comme à leur sexe. »

S'apercevant ensuite que le capitaine cherchait à s'emparer des autres canots, il ajouta :

— « Soyez sans inquiétude, aussitôt que les Mexicains sauront que leur souverain est prisonnier, ils viendront mourir avec lui. »

Holguin conduisit ses illustres prisonniers à Cortez qui se trouvait alors sur une terrasse d'une maison de Tlatelolco. Il les reçut avec toutes sortes de démonstrations d'honneur, d'humanité, de respect, et les fit asseoir. Quauhtemotzin se leva presque aussitôt et lui dit :

— « J'ai fait, ô vaillant général, pour ma défense comme

pour celle de mes vassaux tout ce qu'exigeaient de moi l'honneur de ma couronne et l'amour de mon peuple; mais, les dieux m'ayant été contraires, j'ai perdu la couronne et la liberté. Je suis votre prisonnier, disposez à votre gré de ma personne. » Puis, plaçant sa main sur le manche d'un poignard qu'il vit à la ceinture de Cortez, il ajouta : « Enlevez-moi avec ce poignard une vie que je n'ai pu perdre à la défense de mon royaume. »

Cortez voulut le rassurer et le consoler en lui disant qu'il n'était pas son prisonnier, mais celui du plus grand monarque du monde. Quauhtemotzin ne se fit pas illusion sur son sort et sur les promesses du général. Que pouvait-il espérer des conquérants dont il avait été toujours un ennemi mortel et qui avait combattu jusqu'à la dernière extrémité, lorsque Moctezuma, l'ancien protecteur et l'ami des Espagnols, avait perdu la liberté et la vie dans ce conflit. Le roi se contenta de demander qu'on ne fit pas de mal à ses vassaux et donna l'ordre à ses sujets de mettre bas les armes. Cortez le promit et la lutte cessa de part et d'autre. Les rues, les maisons, les fossés étaient encombrés de monceaux de cadavres; on ne pouvait faire un pas sans heurter une tête, marcher sur un homme mort, selon le témoignage de Bernal Diaz, un des compagnons de Cortez, qui compare ce siège à celui de Jérusalem par Titus. Le général fit enterrer précipitamment les morts et brûler dans toutes les rues d'immenses quantités de bois pour purifier l'air.

La nouvelle de la chute de Mexico se répandit au loin et toutes les provinces de l'empire envoyèrent des députés à Cortez pour faire leurs soumissions. Quelques-unes des plus éloignées restèrent indépendantes et ne furent soumises que deux ans après. La plus importante de ces soumissions fut celle du roi de Michoacan, province que les Mexicains n'avaient jamais pu conquérir. Les auxiliaires retournèrent chacun dans leur patrie, heureux d'avoir contribué à la chute de Mexico dont ils ne pouvaient souffrir la domination ou qui les tenait dans une perpétuelle inquiétude. Les Mexi-

caïns durent abandonner la ville, mais avec la liberté de s'en aller tranquillement là où ils désiraient; leurs bandes affamées, exténuées, remplissaient les trois grandes chaussées; elles mirent trois jours et trois nuits pour évacuer la capitale et se dirigèrent lentement dans toutes les directions.

Le butin fut moins considérable qu'on ne l'avait espéré. Les vêtements furent en grande partie distribués aux auxiliaires. Les objets en or, en argent et en plumes, conservés intacts à cause de leur singularité, furent envoyés à Charles-Quint. Parmi ces objets on remarquait des perles d'une grosseur énorme, des pierres d'un grand prix et des objets en or d'un travail admirable. Le navire qui les portait fut pris par le corsaire français Jean Florin et le trésor envoyé à la cour de France. Tout le reste de l'or fondu n'atteignit pas le poids de dix-neuf mille deux cents onces, soit cent trente mille *castellanos* de cette époque, représentant une valeur de 1,547,000 fr. de notre monnaie actuelle, en mettant l'once à quatre-vingt-cinq francs qui est sa valeur ordinaire. Il est probable que les alliés se récompensaient clandestinement en entrant dans les temples, les palais, les maisons, et que les assiégés ont jeté dans la lagune la plus grande partie de l'or qu'ils voulaient soustraire à l'avidité des conquérants. Le roi Quauhtemotzin, appelé Guatimozin par les Européens, fut peu de jours après sa capture ignominieusement torturé pour le forcer à révéler où se trouvaient ses trésors. Cortez s'opposa longtemps à cette barbarie; mais, étant accusé de ménager le roi pour s'emparer lui-même de ce trésor et les murmures des Espagnols prenant un caractère menaçant, il dut céder. Quauhtemotzin et le roi de Tlacopan eurent les pieds frottés d'huile, puis mis au feu. Quelques écrivains ont dit qu'en ce moment le roi de Mexico répondit à celui de Tlacopan qui se lamentait pendant ce supplice: « Et moi, suis-je sur des roses? » Cette phrase, devenue classique, ne se trouve pas dans plusieurs des histoires les plus exactes de cette époque.

La prise de Mexico eut lieu le 13 août 1521, c'est à dire

cent quatre-vingt seize ans après avoir été érigée en monarchie et gouvernée par onze rois. Le siège dura soixante-quinze jours, pendant lesquels périrent plusieurs milliers d'auxiliaires; mais le chiffre exact de leurs pertes n'est pas connu; celui des Espagnols s'éleva à cent, c'est à dire un neuvième des compagnons de Cortez. Le nombre des morts du côté des Mexicains est controversé; Bernal Diaz et d'autres historiens le portent à plus de cent mille; ce chiffre ne paraît pas exagéré. Quant à ceux qui moururent de faim, des maladies causées par l'eau salée qu'ils buvaient depuis la rupture de l'aqueduc de Chapultepec, et de l'infection de l'air, Cortez les estime à cent mille. Le sol de presque toutes les maisons avait été creusé pour se procurer les racines des plantes aquatiques que les habitants trouvaient sous la terre.

Si le siège de Jérusalem par Titus et celui de Mexico par Cortez se ressemblent au point de vue de l'opiniâtreté des combats, de l'effrayante mortalité des assiégés, de la famine et de la peste qui firent de ces deux sièges les deux plus sanglantes pages consignées dans les annales des peuples, il n'y a pas, il n'y aura jamais de poème épique semblable au simple récit de la conquête de Mexico. Malgré leurs fautes, malgré les excès qui ont pu ternir leur gloire, ces quelques soldats qui vont conquérir un empire immense, civilisé, ayant une population de trente millions d'âmes et de grandes armées, ces quelques soldats, dis-je, resteront toujours dans l'histoire comme autant de héros dont les exploits fabuleux tiennent du prodige. Cortez, avec sa foi religieuse, son audace à toute épreuve, sa bravoure chevaleresque, sa patience indomptable, son génie merveilleux, fait pâlir tout ce que l'antiquité nous offre comme modèle dans ses conceptions héroïques ou mythologiques. Homère, le Tasse et le Dante n'ont rien conçu de pareil à cette figure de Titan qui a su métamorphoser un monde.

Je n'ai point l'intention de relever la grandeur des personnages dont je n'ai fait qu'esquisser le caractère; mais je

regrette de n'avoir pu mettre plus en relief les rôles joués par la belle et douce Marina, la bonne étoile des conquérants; par Sandoval, brave comme l'acier, aimant, admirant Cortez comme on aime un ami, un père; par les sénateurs et les chefs de cette vaillante république de Tlaxcala et sans lesquels la conquête eût été peut-être impossible... Mais, passons, je ne pourrais énumérer le nom des principaux acteurs de cette étonnante et lugubre tragédie sans ajouter des détails que le temps et l'espace m'obligent à supprimer, je ne dirai même rien de Quauhtemotzin, ce jeune souverain, si beau, si noble, si grand jusque dans les tortures, dont l'intelligence et l'énergie ont su défendre la capitale de son empire contre ses sujets rebelles, la poudre, le canon des Espagnols, et qui n'a succombé que lorsque la famine et la peste sont venues se joindre à ses ennemis.

Aujourd'hui que reste-t-il d'Azcapozalco, l'ancienne capitale des Tépánèques, de Tlacopan, de Tlatelolco, d'Ixtapalapan et de ses beaux jardins, de Coyohuacan, et de tant d'autres villes, jadis si grandes, si belles, si peuplées de temples et de palais? Il ne reste plus que des masures, des cabanes de roseaux ou de boue, dans lesquelles gisent de pauvres Indiens que l'on étonnerait beaucoup en leur racontant la gloire et la puissance de leurs aïeux, en leur parlant de la splendeur des édifices habités par leurs ancêtres.

DOMINATION ESPAGNOLE

VICE-ROIS DU MEXIQUE

1521-1821

Après le siège dont je viens de raconter les principaux incidents, Mexico n'étant plus qu'un amas de ruines, les conquérants se retirèrent à Coyohuacan pour y passer le reste de l'année. Cortez occupa ses soldats, en leur faisant faire quelques expéditions peu éloignées, et se mit à chercher un lieu favorable à l'établissement de la capitale du Mexique qui prit dès lors le nom de Nouvelle-Espagne. La ville n'était encore qu'en projet, et le général avait déjà nommé toutes les autorités municipales qui demeurèrent à Coyohuacan, — aujourd'hui Cuyoacan, — en attendant l'exécution de ce projet. Après avoir hésité entre Cuyoacan, Tacuba et Texcoco, localités à l'abri des inondations et préférées par les Espagnols, Cortez se décida, contre l'avis de ses compagnons, à reconstruire Mexico.

— « Puisque, dit-il, cette ville a été sous les Indiens la maîtresse des autres provinces, elle doit l'être encore sous les chrétiens. Là, Notre-Seigneur a beaucoup été offensé par